

l'époque. *La réalité ne pardonne aucune erreur théorique*, et pour n'avoir pas été guidée par des principes prolétariens fermes, Staline erra de gauche à droite selon les circonstances. La théorie n'était plus pour lui un « guide pour l'action », mais une façon de justifier à posteriori telle ou telle orientation politique. « Actuellement, écrivait Trotsky en 1929, on ne dirige pas l'idéologie de l'Internationale, on la gère. La théorie n'est plus un instrument pour la connaissance et pour la *prévision*, elle est devenue un *outil technique pour l'administration*. » Ainsi la théorie du « socialisme dans un seul pays », ainsi la théorie de la révolution par étapes, quand il fallut justifier le cours opportuniste de la politique du Komintern. Certes, cet empirisme théorique n'était que le reflet des contradictions internes du régime soviétique isolé. Mais il était aussi, par l'emprise de la bureaucratie sur les partis communistes de tous les pays, l'instrument idéologique le plus propre à écarter les masses de la lutte révolutionnaire. Une internationale au service du « socialisme dans un seul pays » était une contradiction dans les termes. Aussi bien ne fut-elle plus une force révolutionnaire, mais la plus puissante garantie de l'impasse dans laquelle s'enfermait le parti communiste russe. En servant ses intérêts immédiats, elle travaillait à saper ses bases à long terme, puisque l'Etat soviétique ne sortirait de ses contradictions qu'avec l'extension du camp socialistes.

Le Komintern s'était fait l'agent politique direct de la stabilisation du capitalisme. Les Etats-Unis avaient acquis une position hégémonique dans l'impérialisme international. Mais cette stabilisation n'était qu'apparente. Elle était due non à la nécessité économique, mais à des fautes politiques. De ce point de vue, il n'était pas le moins du monde « idéaliste » de prétendre que la crise de l'humanité se réduisait à la crise de la direction révolutionnaire. La construction d'une nouvelle Internationale était *théoriquement justifiée*. En 1929, Trotsky s'y refusait encore. Il était parfaitement conscient de ce qu'il ne suffisait pas d'une nouvelle bannière et de nouveaux mots d'ordre pour créer un pôle révolutionnaire influent. Il savait que le prolétariat international continuait à reconnaître l'Internationale forgée par Lénine, bien qu'elle ait été détournée de ses buts. Mais l'événement historique décisif qui l'amena à lancer l'idée d'une IV^e Internationale fut l'accession de Hitler au pouvoir, en 1933. Le Komintern avait décrété en 1928 que l'on entrerait dans une nouvelle période révolutionnaire, que la crise du capitalisme qui s'annonçait sonnait le glas de la « stabilisation ». On intima aux partis communistes l'ordre de reprendre l'offensive, et cela se traduisit en Allemagne par la dénonciation de la social-démocratie comme l'ennemi principal, sur lequel concentrer tous ses feux. Dès lors la montée du nazisme, qui était selon une formule de Trotsky « l'expression du désespoir contre-révolutionnaire » était assurée. L'incroyable aveuglement du Komintern ne fut pas dépassé par la défaite de 1933. Trotsky n'avait cessé de rédiger mise en garde sur mise en garde. Lorsque le Komintern déclara que la victoire de Hitler aux élections était vide de signification, refusant de reconnaître que cette défaite stratégique laisserait la classe ouvrière allemande prostrée et paralysée pour longtemps, Trotsky comprit que devant une telle trahison de la révolution l'heure était venue de reconstruire l'Internationale sur des bases nouvelles. « Une organisation qui n'a pas été réveillée

par le coup de tonnerre du fascisme est morte, et rien ne la fera revenir à la vie. » Il était trop tard, après, pour parler de « front uni ». La construction de la nouvelle Internationale se ferait dans des conditions extrêmement difficiles, mais c'était la seule issue possible.

Trotsky ne faisait pas par là preuve de volontarisme. Son analyse, dans les années 1930, était extrêmement complexe. Ainsi par exemple sut-il montrer que la faillite de l'Internationale dirigée par Staline ne signifiait pas que l'U.R.S.S. avait cessé d'être un Etat ouvrier qu'il fallait défendre inconditionnellement contre les attaques de la contre-révolution. Ce n'était pas la bureaucratie que l'on défendait, mais les bases sociales issues d'Octobre. Il ne se départit jamais de cette opinion. Il se trouvait dans une situation extrêmement difficile : d'une part, le jeu combiné du réformisme et du stalinisme avait détourné les masses de leur but. D'autre part, le ralliement de la plupart des oppositionnels à Staline avait considérablement affaibli sa position. La bureaucratie stalinienne avait réussi à se donner pour la continuateur fidèle du marxisme léninisme, et il fallait faire preuve d'une compréhension dialectique de la situation très aiguë pour suivre Trotsky dans toutes les nuances de ses analyses, et pour consentir à rompre dans une période aussi complexe avec les P.C. existants et le Komintern. D'autant plus que le « trotskysme » était présenté comme l'ennemi de l'U.R.S.S., *donc du communisme*. Trotsky vivait à une échelle beaucoup plus élevée que Lénine le moment de la séparation de l'avant-garde et des masses. Lors du combat de Lénine pour construire le parti bolchevik, il fallait débarrasser la classe ouvrière russe de l'influence petite-bourgeoise, constituer sa conscience de classe spontanée en conscience politique. Lorsque Trotsky entreprit, après avoir longuement réfléchi à toutes les données du problème, la construction de l'Internationale, les masses étaient inféodées à l'idéologie stalinienne, contre laquelle il était beaucoup plus difficile de lutter que contre la seule influence bourgeoise. Séparée du contrôle de la base, la bureaucratie avait secrété une idéologie objectivement contre-révolutionnaire, mais elle avait joué sur sa position de gardienne de l'héritage social d'Octobre et sur l'ignorance des masses le maintien de sa position, se les assujettissant totalement. Ainsi le rôle de la nouvelle avant-garde était — double : lutter contre l'influence de la social-démocratie qui dans son réformisme se faisait la caution de la domination de la bourgeoisie, et combattre l'idéologie stalinienne qui se donnait comme l'héritière du léninisme canonisé. De plus, les conséquences des défaites successives de la classe ouvrière en Allemagne, en Espagne, puis en France, rendaient plus difficiles encore aux masses épuisées de comprendre la nécessité d'une révision fondamentale de toutes les « théories » dont on les berçait. Ce fut précisément l'évaluation de la nature de l'U.R.S.S., et de sa politique, qui rendit impossible la constitution d'un pôle révolutionnaire fort. Plus exactement, Trotsky ne voulait pas réunir autour de lui les déçus, mais des hommes capables de comprendre sans schématisme les contradictions de l'époque. La IV^e Internationale n'avait pas l'audience des masses, c'était la raison fondamentale de sa faiblesse, car le moment de la séparation, s'il se prolonge, devient source de conservatisme. Mais il est impossible d'en conclure qu'elle était la preuve du « sociologisme » de Trotsky, qui mieux que quiconque avait su